

De la sacralité des parents chez platon

Pierre Nanou BROU

*Maître-assistant, Enseignant-chercheur au Département de Philosophie
Université Alassane Ouattara de Bouaké-Côte d'Ivoire
nanoupierre@yahoo.fr*

Résumé :

Cet article s'intéresse aux rapports conflictuels entre parents et enfants adultes. Il montre que de l'union sexuelle entre hommes et femmes, naissent des enfants pour assurer la perpétuation de l'espèce humaine et de la descendance des parents. Si les enfants représentent un enjeu important aussi bien pour la société que pour chaque famille, ceux-ci, dès que leur raison est bien formée et qu'ils sont capables de jugements, ont le devoir de considérer leurs parents comme des êtres sacrés et, à partir de là, les protéger et les honorer de leur vivant et après leur mort. Cependant, ce n'est pas toujours que les enfants adultes protègent et honorent leurs parents. C'est l'exemple d'Euthyphron qui décide d'intenter un procès contre son père pour le meurtre de son ouvrier. Pour Platon, l'acte du fils est impie et révèle les mauvaises influences et l'absence d'une véritable éducation familiale et religieuse à son niveau.

Mots-clés : Conflit, Éducation, Euthyphron, Honneur, Parents, Piété, Protection, Sagesse.

Abstract:

This article focuses on the conflictual relationship between parents and children. It shows that from sexual union between men and women, children are born to ensure the perpetuation of the human race and the descendants of parents. If the children represent an important stake as well for the society as for each family, these, as soon as their reason formed and that they are capable of judgments, the duty to consider their parents as sacred beings, and from there, protect and honour them during their lifetime and after their death. However, it is not always that adult children protect and honour their parents. This is the example of Euthyphron who decided to file a lawsuit against his father for the murder of his workman. For Plato, the action of the son is impious, and this is explained by its bad influences and the absence of a really family and religious education at its level.

Keywords: Conflict, Education, Euthyphron, Honour, Parents, Piety, Protection, Wisdom.

Introduction

Dans un dialogue de Platon, intitulé *Euthyphron* et traitant de la piété, il est question d'un conflit entre un père et son fils dont le nom est Euthyphron. Ce qui oppose le père et le fils, c'est la mort de l'ouvrier de ce dernier. Le jugement ou l'interprétation que fait le fils de l'attitude de son père à l'égard de l'ouvrier-meurtrier bien avant qu'il ne trouve à son tour la mort, le conduit à accuser son père d'être le responsable de cette mort et d'intenter un procès en justice contre lui.

À travers ce procès qu'Euthyphron intente contre son père, il a la forte conviction de rétablir la justice et de contribuer ainsi, à la purification de ce dernier et de tous les autres membres de la famille. Malgré l'indignation de sa famille qui estime qu'il est impie à un fils de poursuivre son père en justice, Euthyphron reste déterminé à aller jusqu'au bout dans cette affaire de meurtre. C'est que, d'une part, en tant que devin, Euthyphron connaît la mythologie grecque et s'en inspire et d'autre part, il croit connaître la position du divin concernant ce qui est pieux et ce qui est impie. Telles sont les deux fondements sur lesquelles repose sa conviction selon laquelle, c'est en intentant un procès pour meurtre contre son père, qu'il rétablirait la justice et qu'à partir de là, tous les membres de sa famille seraient purifiés.

En tenant compte de la mort de son ouvrier et en nous référant à ses connaissances sur la mythologie grecque et à ses croyances religieuses, Euthyphron avait-il le droit d'intenter un procès contre son père ? Au-delà de cette question qui nous apparaît essentielle, surgissent les interrogations suivantes : existent-ils des preuves irréfutables qui incriminent le père d'Euthyphron ? N'y a-t-il pas un zèle négatif chez Euthyphron dévoilant son manque de sagesse ? Les parents ne devraient-ils pas être considérés comme des êtres sacrés à protéger et à honorer ?

Notre réflexion reposera sur l'analyse de trois hypothèses : premièrement, les preuves qui incriminent le père d'Euthyphron sont insuffisantes, deuxièmement, Euthyphron manque de sagesse et commet l'injustice à l'égard de son père et troisièmement, les parents sont sacrés et comme tels, ils méritent respect, protection et honneurs.

À travers cette étude, nous voulons d'une part, contribuer à l'amélioration des rapports conflictuels entre enfants adultes et parents et d'autre part, montrer la nécessité d'une véritable éducation familiale et religieuse des enfants, dès le bas-âge pour le bonheur des familles et des États.

Pour atteindre nos objectifs, nous montrerons d'abord, que le père d'Euthyphron n'est pas responsable de la mort de l'ouvrier de son fils. Ensuite, il s'agira de révéler le manque de sagesse d'Euthyphron et ses conséquences sur son comportement l'égard de son père et sur la justice qu'il voulait rétablir. Enfin, nous indiquerons que face au caractère sacré des parents, le devoir de les protéger et de les honorer s'impose aux enfants.

1. Les origines du conflit et l'insuffisance des preuves contre le père d'Euthyphron pour homicide

Pour établir la part de responsabilité ou non du père d'Euthyphron dans la mort de l'ouvrier de son fils, il faut d'une part, une exposition des faits et d'autre part, une analyse de ces faits. Euthyphron, en effet, se rendant chez l'Archonte-roi dans le cadre du procès qu'il a intenté contre son père pour le meurtre de son ouvrier, rencontra Socrate qui s'y rendait également pour une affaire d'État¹. Le fils révèle à Socrate qu'il a intenté un procès contre son père pour le meurtre de son ouvrier. Et, croyant si bien faire, il raconta sans gêne et sans état d'âme, les faits qui le conduisirent à prendre une telle décision contre son père, en ces termes :

Celui qui est mort, était en fait mon ouvrier et, comme nous avons un domaine agricole à Naxos, il travaillait là à notre service. Un jour qu'il était en état d'ivresse, il a étranglé l'un de nos domestiques qui l'avait mis en colère. Mon père lui fit donc ligoter les pieds et les mains et le fit jeter au fond d'une fosse, puis il dépêcha ici un homme pour demander à l'exégète ce qu'il devait faire. Pendant ce temps, mon père s'inquiétait peu de l'individu ligoté et s'en désintéressait sous prétexte que c'était un

¹ Dans le droit athénien, la *dikè* renvoyait à la poursuite entre particuliers et la *graphè*, un procès où les intérêts de l'État étaient en cause. L'accusation d'impiété portée contre Socrate était une affaire d'État et, à ce titre, la procédure engagée était bien une *graphè* et non une *dikè*.

homicide et que ce n'est pas bien grave s'il venait lui aussi à mourir, ce qui précisément ne manqua pas de se produire. Il est en effet mort de faim, de froid et de ses liens avant le retour du messager dépêché auprès de l'exégète. (Platon, 2011d, 4c-5a).

Même si ce récit des faits comporte certains éléments subjectifs-sur lesquels nous reviendrons-nous ne pouvons pas dire que le père d'Euthyphron n'a absolument rien à avoir avec la mort de l'ouvrier de son fils. Il nous faut d'abord prouver sa part de responsabilité, avant de rechercher des circonstances atténuantes qui, à notre sens, peuvent bien avoir leur place dans cette affaire délicate « qui a suscité beaucoup d'intérêt parmi les exégètes modernes » (D. Solcan, 2016, p. 29). Les faits, en effet, indiquent clairement que le père d'Euthyphron est à la base de deux actions qui ont indubitablement contribué à la mort de l'ouvrier de son fils. Car, il est à la fois, celui qui a donné l'ordre de ligoter les pieds et les mains de l'ouvrier-meurtrier et celui qui a donné l'ordre de le jeter au fond de la fosse.

Cependant, à y voir de près, nous pouvons nous rendre compte que le but du père d'Euthyphron n'était pas de se venger en violant les droits du meurtrier de son domestique afin que celui-ci meurt à son tour. En donnant l'ordre pour l'immobiliser, le père voulait faire en sorte que l'ouvrier de son fils ne s'évade. Les ordres qu'il donne devraient donc en principe avoir pour effet, de tout faire pour que le meurtrier de son domestique soit soumis à la rigueur de la loi pour être jugé et puni, en conséquence de sa faute. Car, c'est de ses propres mains que cet ouvrier d'Euthyphron a tué par étranglement le domestique de son père, même s'il était ivre et que ce dernier l'avait mis en colère.

Dans son ivresse, il a décidé de faire en sorte que celui avec lequel, il se disputait ne soit plus jamais à mesure de le mettre en colère. Étrangler un être vivant en général et un être humain en particulier, c'est l'empêcher de respirer en exerçant au niveau de son cou, une forte pression jusqu'à ce que mort s'ensuive ou non. Dans le cas du domestique, l'étranglement l'a tué. Nous nous trouvons donc ici, devant un cas de meurtre flagrant qui a les relents d'un meurtre prémédité. L'ivresse a juste libéré l'inconscient de l'ouvrier du fils en mettant à nu, ce qui était dans les profondeurs de sa conscience. La

colère qu'évoque Euthyphron n'est, en réalité, qu'un simple alibi pour protéger son ouvrier. Car, un être humain ne peut pas être étranglé jusqu'à ce qu'il perde la vie, de façon hasardeuse. Si, quel que soit le motif, un homme ivre étrangle un autre homme jusqu'à ce que mort s'ensuive, c'est parce qu'il avait préalablement décidé de le faire s'il en avait l'occasion. Platon avait déjà pensé à ce genre de meurtre et à la punition lui correspondant :

Un homme qui en aura tué un autre de sa main (...) en le privant de respiration, tantôt directement au moyen de son propre corps tantôt au moyen d'autres corps, celui-là sera de toute manière considérée comme ayant commis un meurtre de sa propre main et il sera soumis aux pénalités que je vais énumérer. Si c'est un esclave qu'il tue, qu'il fasse comme si c'était un esclave à lui qu'il a fait périr et qu'il dédommage de lui-même, en prenant la perte à son compte, le maître de l'esclave mort ; sinon, il sera astreint à payer le double de la valeur de l'esclave tué, et il reviendra aux juges de déterminer cette valeur. Il s'adonnera à des purifications plus importantes que ceux qui ont tué dans les concours : ce sont les exégètes désignés par le dieu qui les fixeront. (Platon, 2011f, 865b-865d).

Le père d'Euthyphron sait qu'à Athènes, en matière de droit pénal, les jugements se font et les peines sont déterminées en fonction de la nature de chaque crime. Il sait aussi que lorsqu'une personne est reconnue coupable pour crime ou meurtre, ce dernier a des droits, pour la simple et bonne raison que malgré son crime, il reste un homme. Le droit tient à protéger son intégrité physique et psychologique. Ce fait qui pourrait apparaître contradictoire pour les uns et les autres, est fondé sur le principe selon lequel, tout homme est perfectible. C'est tout le sens de la punition qui fait partie de l'éducation (en milieu carcéral ou non). Ainsi, comment penser que le père d'Euthyphron pouvait-il raisonnablement au risque de se voir lourdement condamné, tuer une personne qui, dans tous les cas, ne pouvait échapper au jugement et à une sévère punition ? Pour Platon (2011f, 868a), « celui qui aura tué (...) l'esclave d'autrui sous l'emprise de la colère (...) indemniser le propriétaire au double du dommage subi ».

En réalité, le père ne voulait pas la mort de l'ouvrier de son fils. Comme preuve, son fils lui-même reconnaît que son père avait dépêché quelqu'un auprès de l'exégète pour savoir ce qu'il devait faire en pareille circonstance. Cela montre le respect du père pour le dieu et aussi, son respect pour les institutions juridiques athéniennes. S'il n'a donc pas voulu tuer l'ouvrier de son fils, c'est que le père sait que nul n'a le droit de se faire justice lui-même. Le faire, serait donc délit, ce qui est répréhensible par les autorités judiciaires qui garantissent l'obéissance aux lois en vigueur en la matière. Si le père a voulu se référer à l'exégète, c'est parce qu'il sait qu'il existe une autorité chargée de lui indiquer en toute équité, l'attitude à tenir en cas d'affaire criminelle. Pour nous, il n'est ni coupable ni responsable de la mort de l'ouvrier de son fils. Nous avons, cependant, le devoir de dénoncer la dangerosité de la méthode utilisée pour se rassurer que l'ouvrier-meurtrier n'allait pas s'évader ou se faire évader.

Si les ordres du père d'Euthyphron n'étaient ni pour torturer, ni pour tuer l'ouvrier de son fils, il faut, cependant reconnaître que ces ordres étaient donnés sous l'effet de la colère et dans la confusion. L'on ne peut pas faire ligoter les pieds et les mains d'une personne et ordonner qu'on la fasse jeter au fond d'une fosse sans penser à la survie de cette personne en tenant compte de sa posture et du lieu où elle a été gardée. Les conditions de détention de l'ouvrier d'Euthyphron n'ont pas respecté les principes de détention normale d'un être humain, fût-il un meurtrier : pas de torture, pas de privation d'air, de nourriture (y compris de l'eau), s'assurer que le froid ou la chaleur ne constituent pas un danger pour sa vie, s'assurer qu'aucun objet dans le lieu de détention ne peut être utilisé par le détenu pour se suicider, etc.

Sans vouloir tuer le meurtrier de son domestique qui est, rappelons-le, l'ouvrier de son fils, le père d'Euthyphron a involontairement contribué à la mort de ce dernier, soit parce que face à la mort de son domestique (et peut-être face à l'indifférence d'Euthyphron à l'égard de ce meurtre), il a laissé ses émotions prendre le pas sur sa raison ou soit par oubli, en considérant son âge avancé. C'est à ce niveau que pourrait se situer sa part de responsabilité dans la mort de cet ouvrier. Nous pouvons donc dire que l'ouvrier a été victime de la colère ou de l'oubli du père d'Euthyphron. Pour Platon (2011f, 877e-878c) « les crimes commis sous l'emprise de la colère

sont comme quelque chose d'intermédiaire entre les crimes commis de plein gré et ceux qui ne le sont pas ». Or, le père d'Euthyphron n'a pas tué de ses propres mains l'ouvrier de son fils. Il a donné des ordres pour l'immobiliser et le garder. Ce sont, les conditions de son immobilisation et de sa détention qui ont entraîné sa mort. Au regard de ce qui précède, Euthyphron a-t-il été sage en intentant un procès pour meurtre contre son père ?

2. Du manque de sagesse au zèle négatif : la justice injuste d'Euthyphron

Platon est maître des intrigues de ses dialogues. Lui seul connaît les raisons pour lesquelles, il a choisi Euthyphron pour nous faire connaître les circonstances de cette affaire qui l'oppose à son père. Ce dernier est dépassé par la décision de son fils qui l'accuse du meurtre de son ouvrier. Son indignation et celui des autres membres de sa famille qu'évoque Euthyphron (Platon, 2011d, 4c-5a) montre, en ce qui nous concerne d'une part, que le père n'avait pas l'intention de tuer le meurtrier de son domestique et d'autre part, montre l'incompréhension de toute la famille face à l'entêtement d'Euthyphron à faire de son père, le coupable de la mort de son ouvrier. Lorsqu'Euthyphron affirme que les autres membres de sa famille et son père prétendent qu'« il (son père) ne l'a pas tué » (Platon, 2011d, 4c-5a), cela signifie que pour lui, son père est bel et bien le meurtrier de son ouvrier. Cette accusation qui fait du père le coupable du meurtre de l'ouvrier de son fils, nous paraît exagérée et manquer d'objectivité.

Euthyphron, en effet, accuse son père sans préalablement penser à analyser toutes les séquences de cette histoire qui a conduit à la mort de deux personnes dont la dernière est son ouvrier. Vu les conditions de détention de cet ouvrier après avoir étranglé à mort le domestique de son père, Euthyphron aurait pu, à la limite, accuser son père d'indifférence à l'égard d'une personne en détention ou carrément de torture d'une personne en détention. Cependant, même une accusation d'indifférence et de torture manquerait de pertinence. Car, avec l'âge du père, il avait sûrement oublié qu'il avait fait jeter l'ouvrier-meurtrier au fond de la fosse avec les mains et les pieds liés. Il faut aussi tenir compte du fait que c'est un homme, et comme tel,

face à une telle situation, il y a la colère, la confusion et la tristesse qui sont l'expression de l'état d'âme de tout homme normal. Tous ces détails n'intéressent pas Euthyphron. Et, c'est pourquoi il n'a jamais attiré avec insistance, l'attention de son père sur les graves conditions de détention de son ouvrier, avant que le drame ne survienne.

En réalité, ce qui intéresse Euthyphron, c'est de chercher à tirer profit de cette situation. Il veut qu'on parle de lui comme d'un homme ayant une originalité, une singularité et surtout, d'un homme épris de justice. Il a donc le souci maladif de se comparer aux personnes sages et détentrices de vraies connaissances et de se distinguer de la masse (Platon, 2011d, 3b-c-5a). Pour preuve, il s'adresse à Socrate en ces termes :

Je vois, Socrate ; c'est à cause de ce signal divin dont tu affirmes qu'il se manifeste à toi de temps à autre. C'est donc avec l'idée que tu es un novateur qu'il t'a intenté ce procès, et il se présente devant le tribunal avec l'intention de te calomnier, sachant très bien que pareilles calomnies se répandent aisément dans la foule. Moi-même, lorsque je traite à l'assemblée de questions religieuses et que je leur prédis le futur, je suis tourné en ridicule comme si j'étais fou. Et pourtant, je n'ai fait aucune prédiction qui ne fût vraie. Rien n'y fait : ils jalouent tous ceux qui nous ressemblent. Eh bien, c'est notre devoir de ne pas nous soucier d'eux et d'aller notre chemin. (...) Je ne serais bon à rien, Socrate, et Euthyphron ne se distinguerait en rien de la masse des hommes, si je n'avais pas une connaissance exacte de toutes ces choses (pieuses et impies). (Platon, 2011d, 3b-c-5a).

Se fondant sur ses croyances religieuses et ses connaissances mythologiques, il conclut que son père a commis une injustice. Et, pour rétablir la justice, il croit qu'il serait juste de l'accuser pour le meurtre de son ouvrier. Dans un passage du *Gorgias* (480c) qui présente des similitudes flagrantes avec le texte de l'*Euthyphron*, Socrate soutient qu'il faut accuser toute personne qui commet une injustice, y compris, si c'est le cas, soi-même, ses parents ou ses amis. Cependant, les propos de Socrate dans ce passage ne doivent pas être appréhendés superficiellement et être appliqués naïvement et mécaniquement comme le fait Euthyphron. Socrate ne nous invite pas

en réalité, à nous opposer à nos parents, à les désobéir, à les exposer, à les humilier et à les faire souffrir. L'évocation de « parents » dans ce passage exprime une hyperbole qui doit être perçue comme une invitation à la recherche et à la pratique de la justice. De même, lorsque Jésus Christ affirme que

si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il est avantageux pour toi qu'un seul de tes membres périsse, et que ton corps entier ne soit pas jeté dans la géhenne. Et si ta main droite est pour toi une occasion de chute, coupe-la et jette-la loin de toi ; car il est avantageux pour toi qu'un seul de tes membres périsse, et que ton corps entier n'aille pas dans la géhenne (L. Segond, 2019, Matthieu 5 : 29-30),

Il ne nous invite pas en soi, à aller jusqu'à nous arracher l'œil ou à nous couper une main quand nous commettons une faute. Dans ce passage, Jésus Christ nous invite, en réalité, avec insistance à une vie de sanctification. Euthyphron est donc au premier degré de la connaissance des choses. Son comportement, c'est-à-dire ces actes ne sont donc que le reflet du degré et du genre de connaissances qu'il possède. C'est pourquoi sans même faire allusion à son ouvrier qui a d'abord, tué le domestique de son père, il s'adresse avec effronterie à Socrate en affirmant :

Il est ridicule, Socrate, de croire que cela fait une différence si la personne tuée est un étranger ou un parent. Ce à quoi l'on doit plutôt prêter une attention exclusive, c'est de savoir si celui qui a tué avait le droit de tuer, ou non ; s'il en avait le droit, il faut le laisser partir ; sinon il faut le poursuivre, même s'il habite la même maison et mange à la même table que toi. Car la souillure encourue est égale si, alors que tu côtoie un tel homme en ayant conscience de son crime, tu ne procèdes pas à ta purification, de même qu'à la sienne, en le poursuivant en justice (Platon, 2011d, 4b-4c).

En analysant ce passage, l'on peut légitimement se demander si Euthyphron a le sentiment profond que son ouvrier a étranglé jusqu'à mort un homme, en l'occurrence, le domestique de son père. Ou bien, pour lui, un domestique n'est-il pas suffisamment un homme

pour que l'on le tue sans être souillé et puni pour se purifier ? Un homme véritablement épris de justice, peut-il parler de droit de tuer un autre homme ? L'ouvrier d'Euthyphron avait-il donc le droit de tuer le domestique de son père sans être considéré comme un meurtrier ? Nous pensons que devant ce cas de meurtre flagrant et avéré du domestique par l'ouvrier en état d'ivresse, Euthyphron qui prétend avoir une connaissance exacte des choses pieuses et impies, devrait en principe savoir « quels sont précisément les actes qui doivent donner lieu à des poursuites judiciaires » (Platon, 2011f, 853a). Il devrait d'abord endosser la responsabilité du meurtre commis par son ouvrier en état d'ivresse et accepter de purger la peine proposée par les autorités judiciaires pour se purifier de l'injustice de ce dernier avant de s'acharner sur son père. À dire vrai, Euthyphron ne nous paraît pas être une personne qui aime la justice et déteste l'injustice. D'ailleurs, Platon éclaire et garantit la pertinence de notre position en écrivant justement ce qui suit :

Là où on voit clairement si quelqu'un honore la justice par nature et non par feinte apparence et s'il déteste véritablement l'injustice, c'est qu'il se refuse envers ceux à l'égard desquels il serait aisé de commettre une injustice ; celui donc qui à l'égard de ses esclaves réussit à être dans sa façon de se comporter et d'agir, exempt de la souillure en quoi consistent l'injustice et l'impiété, celui-là sera le plus en mesure de jeter la semence d'où germera la vertu. (Platon, 2011f, 777d-777e).

Contrairement à Euthyphron, le père, lui, n'a pas considéré le statut social de la victime de l'ouvrier de son fils. Pour lui, cet ouvrier a, de façon cruelle, ôté la vie à un être humain. Rien ne prouve que le domestique ait mis l'ouvrier en colère. Lorsqu'une personne est ivre, son agressivité ne dépend pas forcément de la colère. D'ailleurs, Euthyphron était-il présent lorsque le domestique de son père, mettait en colère son ouvrier en état d'ivresse ? En définitive, la colère qu'évoque Euthyphron peut apparaître comme une pure invention dans le but d'innocenter son ouvrier et d'accuser son propre père. S'il accuse son père pour que ce dernier soit jugé et puni, c'est parce qu'il est convaincu qu'il peut se référer aux « données de la mythologie pour justifier son attitude » (D. Solcan, 2016, p. 41). Il s'appuie, en effet, sur l'exemple de Zeus qui aurait attaché et castré son propre père

parce que celui-ci avalerait ses fils au mépris de la justice. Pour lui, l'attitude des uns et des autres à son égard est donc contradictoire :

Il se trouve que ce sont les hommes qui honorent Zeus comme le meilleur et le plus juste des dieux, qui admettent qu'il a ligoté son père – parce que celui-ci avalait ses fils au mépris de la justice – et qui admettent encore que ce dernier a châtré son père pour d'autres raisons analogues. D'un autre côté, ils me font la vie dure parce que je poursuis mon père pour son injustice ; ce faisant, ils se contredisent eux-mêmes lorsqu'ils traitent des dieux et de mon cas. (Platon, 2011d, 5e-6a).

En tenant compte de ce raisonnement, Euthyphron ne peut qu'aboutir à un jugement des actions humaines et divines à la fois. C'est une question de logique reposant malheureusement, sur des récits dont la véracité étant douteuse, doivent être laissés à la tradition (Platon, 2011g, 230a). Les mythes sont donc des croyances populaires qui se situent loin de la vérité objective. Selon D. Solcan (2016, p. 44), « le fait qu'il (Euthyphron) mentionne les poètes, ceux qui établissent dans leurs œuvres les canons de la mythologie traditionnelle, renvoie à des passages bien connus de *La République* (2011i, 377b et suivant) ». Ici, se révèle justement, la nécessité d'évoquer la critique platonicienne des poètes qui, dans leurs compositions s'inspirent de ces mythes traditionnels.

Pour Platon, il ne faut pas laisser les enfants écouter les premières fables sur lesquelles ils tombent, composées souvent sans véritable sérieux, par les poètes classiques, et accueillir dans leur âme des opinions qui sont pour la plupart contraires à celles qu'ils devraient avoir une fois adultes. C'est pourquoi il préconise le contrôle des compositeurs de fables. Ainsi, « lorsqu'ils en fabriquent de bonnes, il faut les retenir et celles qui ne le sont pas, il faut les rejeter » (Platon, 2011f, 377b-377c). Au nombre de celles qui sont à rejeter, car représentant mal les dieux et les héros, Platon (2011f, 377e) évoque d'abord, celle qui raconte le conflit entre Ouranos et Cronos qu'il considère comme le mensonge le plus considérable. Ensuite, il s'agit du conflit entre Cronos et Zeus (Platon, 2011f, 377e-377a). Enfin, est cité le conflit entre Héphestos et Héra (Platon, 2011f, 378d). À partir de ces trois histoires conflictuelles et mensongères entre les dieux, deux recommandations sont faites. La première est qu'il ne faut pas

raconter aux enfants des histoires avec les fils qui punissent leurs pères coupables de quelque injustice, ni affirmer que de tels gestes s'inspirent du comportement des dieux les plus importants (Platon, 2011f, 378b). La seconde recommandation est que l'on doit rejeter tous les récits rapportant les haines et guerres des dieux (Platon, 2011f, 378b-c).

D'une manière générale, nous pouvons affirmer que le message de *La République* est clair : il faut renoncer aux mythes qui décrivent les comportements immoraux des dieux, car pour Platon (2011f, 379c), la divinité étant essentiellement bonne, tout récit qui contredit cette affirmation repose sur une erreur. Comme l'on peut le percevoir sans difficulté, Euthyphron n'a pas été éduqué sous ses exigences. Il ne peut donc pas savoir, qu'en réalité, Zeus est le protecteur de la famille et vengeur des parents (Platon, 2011f, 881d). Il n'a pas entendu dans son enfance des récits superbement racontés afin de disposer son âme à la vertu. Cela explique son manque de sagesse et son zèle négatif par rapport à l'accusation, à la punition et à la purification de son père. La sagesse, c'est l'excellence propre à l'âme (Platon, 2011h, 32b-135b). Elle permet de distinguer le bien du mal, le bon du mauvais, le laid du beau, l'avantageux du désavantageux, le juste de l'injuste, le subjectif de l'objectivité. C'est aussi, l'absence de précipitation (Platon, 2011, Charmide, 159b-160d) et le fait de faire de bonnes choses, c'est-à-dire d'agir avec justice (Platon, 2011, Charmide, 162e-164c).

Ainsi, la sagesse nous invite à faire attention aux croyances populaires. Et, cela révèle qu'il n'y a pas eu véritablement un effort de la part d'Euthyphron dirigé vers lui-même : « faire effort pour devenir instruit ou sage, recueillir des connaissances, rechercher, méditer, réfléchir, s'occuper de quelque chose scientifiquement, méthodiquement, s'appliquer à l'étude, étudier » (D. Solcan, 2016, p. 193). Il s'est contenté de certaines connaissances sans fondement scientifique et de croyances populaires qu'il a prises pour la vérité et sur lesquelles, il s'est sans tempérance, appuyé pour accuser son propre père du meurtre de son ouvrier. Il était donc déterminé à voir son père être puni pour la purification de toute sa famille. En voulant dans la précipitation, l'autosatisfaction et la gloriole, rétablir une certaine justice, il a fini par commettre une injustice. Si « la sagesse consiste à faire le bien » (Platon, 2011b, 163e) et donc qu'elle est la

production des choses bonnes, et que l'injustice n'est pas une chose bonne, cela signifie qu'Euthyphron dont le comportement à l'égard de son père est indigne et mauvais, n'est pas sage.

D'après Aristote (1990, VI 7 1141b 30), « la sagesse est à la fois science et raison intuitive des choses qui ont par nature la dignité la plus haute ». Et nous pensons que le fait de protéger et d'honorer nos parents, c'est-à-dire notre père et notre mère fait partie des choses qui ont par nature la dignité la plus haute. C'est la Nature ou Dieu qui leur donne cette dignité-là plus haute qui doit contraindre tout homme dont la conscience morale n'est pas corrompue à les respecter, à les dignifier et à les vénérer. Si le comportement d'Euthyphron à l'égard de son père prend le contre-pied de cette justice naturelle et ses exigences morales et éthiques, c'est parce que le fils lui-même, a ses propres conceptions de la justice et de l'éthique qui trouvent leur origine dans son choix religieux et ses connaissances sur la mythologie grecque. Sur la description de ce personnage atypique qu'est Euthyphron, nous trouvons pertinentes la question posée par D. Solcan et ses remarques. Celui-ci écrit :

Peut-on interpréter la situation assez particulière d'Euthyphron comme un indice de son appartenance à une secte religieuse ? Selon mon opinion, le texte (de l'*Euthyphron*) ne permet pas une conclusion ferme à ce sujet. Il me semble tout aussi possible qu'Euthyphron ait été une espèce de "sectaire" non enrégimenté dans un des courants religieux marginaux connus. Une personne dont les interprétations des données de la tradition religieuse, fondée sur une bonne connaissance des mythes et appréciées par ceux qui avaient des préoccupations similaires, étaient ignorées ou ridiculisées par les gens ordinaires. (D. Solcan, 2016, p. 80-81).

Si le comportement d'Euthyphron à l'égard de son père s'explique par son choix religieux, alors se pose le problème de la valeur morale et éthique de ce choix. Que vaut, en effet, un choix qui nous contraint, en tant qu'enfants, c'est-à-dire fils et filles adultes à désobéir à nos parents, à les violenter, à les humilier, etc. ? En réalité, le choix d'un enfant adulte doit incontestablement tenir compte de la sacralité de ses parents. Euthyphron n'a donc fait que de penser à lui en interprétant de manière subjective les données de la tradition

religieuse oubliant ainsi, qu'il avait le devoir de protéger et d'honorer son père.

3. La sacralité des parents et le sens du devoir de les protéger et de les honorer

L'espèce humaine se présente sous deux types dissemblables : Homme et Femme. L'un des individus est le mâle. Au cours de son évolution, son corps produit des cellules spéciales, les spermatozoïdes. L'autre est la femelle dont l'organisme élabore à la maturité, les ovules. À travers un acte fusionnel mettant harmonieusement en rapport l'intimité de l'homme-mâle et celle de la femme-femelle, les ovules de celle-ci sont fécondés par les spermatozoïdes pour donner naissance à des nouveau-nés. Cet acte fusionnel n'est rien d'autre que « l'union sexuelle » (Platon, 2011c, 783a) entre un homme et une femme. Tout homme qui est donc né d'une manière naturelle², a indubitablement des parents. Ici, par parents, nous ne faisons ni allusion à toutes les personnes d'une famille ni les personnes avec lesquelles, un être humain a des liens de parenté. Par parents, nous entendons tous les humains, c'est-à-dire hommes et femmes qui ont engendré ou mis au monde un ou plusieurs enfants. En ce sens, la notion de « parents » renvoie aux mots « père » et « mère ». En nous donnant la vie, nos parents assurent ainsi, la pérennité de la lignée et de leur descendance. Cela signifie que les enfants, fils et filles, représentent les adultes de nouvelles générations. Nous pouvons percevoir chez Platon, un souci profond relatif à la perpétuation de l'espèce humaine. La preuve est qu'il écrit :

Il est une chose en tout cas qu'un homme doit bien se mettre dans la tête : c'est ou bien que l'espèce humaine n'a eu jamais aucun commencement et qu'elle n'aura jamais de fin, et qu'elle a toujours existé et existera toujours, ou bien que, depuis le début de son apparition, il a dû s'écouler un temps d'une longueur inimaginable. (Platon, 2011f, 781d-782a).

² Avec le progrès des technosciences et de la biologie, il est possible à partir de procédés artificiels, de concevoir la vie humaine. Par naissance naturelle, nous entendons la naissance qui découle de l'accouplement entre un homme et une femme.

Cependant, la vie que les parents donnent, apparaît à bon nombre de personnes comme un lourd fardeau, quelque chose de niais et de contingent. Mais à force de recul et certainement avec les expériences personnelles, la plupart de ces personnes qui, à la limite dédaignaient la vie, finissent par découvrir l'incommensurabilité de sa valeur qui réside dans son caractère mystérieux. La vie est, en effet, comme un rien, mais un rien qui est tout. C'est ce qui lui confère son caractère sacré. D'ailleurs, l'adage populaire ne dit-il pas que « si la vie ne vaut rien, rien ne la vaut » ? C'est donc le plus grand des biens que les parents donnent gratuitement aux enfants avec tout ce que cela comporte comme exigences en termes de soins physiques et d'éducation (Platon, 2011f, 788a) tout en leur assurant une condition digne de leur milieu. Après leur majorité, les parents doivent s'occuper de leur établissement dans la société par le mariage ou de leur entrée en religion. Ce sont pour toutes ces tâches dont l'ultime but est de bâtir des hommes pour la société, que les parents doivent être aux yeux de leurs progénitures, c'est-à-dire leurs fils et filles, des êtres sacrés comme la vie qu'ils leur ont donnée.

Si les parents sont les hommes qui donnent naissance à de nouvelles vies, ils ne sont pas pour autant créateurs de la vie et de toutes les autres choses qui existent. L'homme, en tant que doué de raison, est le seul être vivant capable de s'élever jusqu'à l'idée de la Cause ou du Créateur universelle, c'est-à-dire « le dieu qui (...) "tient entre ses mains le commencement, la fin et le milieu de tout ce qui est" » (Platon, 2011f, 715e-716a). Ce Dieu auquel Platon fait allusion, est l'Être suprême. C'est ce Dieu que les hommes devraient suivre pour le bien de leurs familles et de leurs patries. Or, l'on ne peut suivre ce Dieu et (dans un monde polythéiste comme celui de la Grèce) les autres dieux sans des obligations. Et, ces obligations se résument à la mesure, c'est-à-dire à la tempérance, aux sacrifices et à la prière. Au-delà des dieux, l'homme de bon sens rendra un culte aux démons et aux héros.

Si les dieux, les démons et les héros appartiennent à un autre monde, ils sont représentés par nos parents. Ces derniers, pour le nombre considérable d'années passées sur la terre, se sont retrouvés face à certaines situations qui les ont forgées à la sagesse. Ce qui fait qu'ils sont pleins de savoirs et d'expériences. Ils incarnent les enfants, les qualités des dieux, des démons et des héros auxquels ils vouent des

cultes pour les adorer, les vénérer et les honorer. En le faisant, ils leur témoignent ainsi, leur reconnaissance pour leur avoir donné la vie et pour les avoir protégés. C'est pourquoi les parents, pour ainsi dire, sont plus proches des dieux que les enfants. Et comparativement aux enfants, les parents ressemblent à Dieu dans la mesure où, il leur a fait créateur en leur révélant le mystère de la vie et en leur donnant l'intelligence et le courage de prendre soin de cette vie à travers leurs enfants. Nos parents méritent donc à leur tour, que nous les protégeions et les honorions pendant qu'ils vivent. Les honorer durant leur vie, en effet,

c'est justice de leur payer leur dette qui est première et essentielle – c'est de toutes les obligations la plus vénérable –, et de regarder tout ce que l'on a et de tout ce que l'on possède comme les biens de ceux qui nous ont engendrés et qui nous ont nourris, des biens que nous tenons à leur service dans toute la mesure du possible, qu'il s'agisse en premier lieu de notre fortune, en deuxième lieu des biens relatifs au corps, et en troisième lieu des biens relatifs à l'âme, de façon à pouvoir leur restituer, comme un prêt, ce que notre jeunesse leur doit, ces soins et ces souffrances anciennes engendrés par un travail excessif, et à rendre à leur grand âge ce dont la vieillesse a un extrême besoin (Platon, 2011f, 717b-717c).

Cependant, l'honneur dû à nos parents ne doit pas se faire seulement pendant qu'ils vivent. Il faut continuer à les honorer une fois qu'ils seront morts, à travers des funérailles simples et des cérémonies d'anniversaires, de sorte à ne jamais les oublier. Le véritable honneur qu'on leur rendra consistera en cela et alors seulement, nous pourrions de manière sereine, attendre les récompenses de Dieu ou des dieux. Pour nous inviter, en tant qu'enfants (adultes) à continuer à honorer nos parents après leur mort, Platon écrit :

À la mort de nos parents, les funérailles les plus sobres seront les plus belles ; il faut éviter tout à la fois d'aller au-delà des dépenses habituelles et de rester au-dessous de ce que les aïeux avaient l'habitude de faire pour leurs parents. Par ailleurs, on s'acquittera de la même façon des

cérémonies anniversaires que l'on célèbre en l'honneur de ceux qui sont déjà morts ; c'est en ne cessant de garder leur mémoire que dans tous les cas on les honorera le mieux et en donnant aux morts leur juste part de ressources que le hasard nous a accordées. En agissant de la sorte et en vivant selon ces principes, chacun de nous obtiendra en chaque occasion ce qu'il mérite de la part des dieux, c'est-à-dire des êtres qui nous sont supérieurs, en passant la plus grande partie de sa vie dans de douces espérances (Platon, 2011f, 717d-e -718a).

Toutes ces recommandations aux enfants adultes montrent que Platon a une haute idée des parents. Ces recommandations sont faites dans le même esprit que celles contenues dans la Sainte Bible. Il y est, en effet, écrit : « Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent sur la terre » (L. Segond, 2019, Exode 20 : 12). Au regard du comportement d'Euthyphron à l'égard de son père par rapport à la mort de son ouvrier, il apparaît clairement qu'il n'a ni respecté ni protégé son père. En réalité, il n'a pas pu avoir et garder pour son père, un langage empreint du plus grand respect et n'a pas pu céder à la colère de celui-ci, le laisser soulager son cœur, que ce soit en actes ou en paroles, pour se rendre compte combien il est naturel qu'un père qui se croit victime d'une injustice de la part de son fils soit particulièrement en colère. Si le fils n'a ni protégé ni honoré son père de son vivant, pourra-t-il après la mort de ce dernier, honorer sa mémoire à travers des cérémonies d'anniversaires ? Notre conviction est que, si le fils ne l'a pas fait pendant que son père était vivant, il ne le fera pas après sa mort.

Dans le cas d'Euthyphron, le problème de son attitude vis-à-vis de son père ne se pose pas en termes de déficit de volonté saine, mais plutôt de principes religieux pervertis découlant d'interprétations subjectives des mythes de la tradition et de certaines influences négatives. C'est l'application de ces principes pervertis qu'il considère comme l'accomplissement d'un acte de justice qui le conduit à désacraliser son père. Le comportement d'Euthyphron nous interpelle sur le fait que les parents doivent faire attention à l'éducation en général, mais surtout à l'éducation familiale, morale et religieuse de leurs enfants. Comme nous pouvons le constater, le père est stupéfait

par la réaction de son fils. Il ne semble pas à la fois, le connaître vraiment et avoir une quelconque autorité sur lui. C'est l'inconvénient d'une éducation trop libérale que condamne d'ailleurs Platon. Le véritable précepteur d'un enfant, c'est son père. C'est pourquoi « celui qui ne peut remplir les devoirs de père n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain, qui le dispensent de nourrir ses enfants et de les élever lui-même » (J.-J. Rousseau, 1974, p. 95).

Le constat qui s'impose est qu'Euthyphron n'a pas bénéficié d'une droite éducation. Il a sans doute bénéficié des enseignements de quelques gourous et sophistes qui lui ont inculqué leur conception de la justice et de l'injustice, de la piété, de l'impiété ; enseigné que l'homme est la mesure de chaque chose, et donc que le bien, le mal, la justice, l'injustice, la piété, l'impiété, etc., dépendaient de lui. Dans ces conditions, il ne peut éprouver aucun regret à s'opposer à son père et aux autres membres de sa famille, à prouver qu'il a raison face à son père, à l'accuser, à l'exposer, à tout faire pour qu'il soit jugé et condamné. Un fils bien éduqué ne trouverait jamais la force de se comporter comme l'a fait Euthyphron. Au contraire, il protégerait et honorerait l'homme qui lui a donné la vie quelle que soit la faute qu'il a commise. Car, il estimerait qu'il ne lui appartient pas, en tant que fils, de vouloir au nom d'une quelconque justice, accuser son père et désirer qu'on le juge et le condamne.

Dans *l'Apologie de Socrate*, il s'agit du plaidoyer de Socrate, accusé par « Méléto exprimant l'hostilité des poètes, Anytos celle des gens de métier, et Lycon celle des orateurs, c'est-à-dire des dirigeants politiques (Platon, 2011a, 23e-24a). Ces trois individus l'accusent de ne pas reconnaître l'existence des dieux traditionnels, de promouvoir de nouvelles divinités et de corrompre la jeunesse. Jugé par des juges corrompus, Socrate est reconnu coupable et injustement condamné à mort. Conscient du complot ourdi contre sa personne, il accepte sa condamnation à mort et refuse même l'évasion proposée par Criton, son ami qui lui demande de suivre son conseil et afin de préserver sa vie (Platon, 2011c, 44b). En acceptant le verdict de cette parodie de justice qu'était son procès et en refusant de s'évader, Socrate prouve qu'il aime sa patrie, la protège contre l'instabilité et le plus grand désordre et l'honneur. Car pour lui, aucun État ne peut survivre si les citoyens ne respectent pas les lois et les décisions de justice. Telle est

le sens de la question qu'il pose à Criton, en réponse à sa proposition de le faire évader de prison : « Crois-tu vraiment qu'un État arrive à subsister et à ne pas chavirer, lorsque les jugements rendus y restent sans force et que les particuliers se permettent d'en saper l'autorité et d'en tramer la perte ? » (Platon, 2011c, 50b).

À travers cette question, l'on voit bien que Socrate se soucie peu de son sort que de la stabilité et de l'intégrité de sa patrie. Pour lui, la patrie et ses lois sont au-dessus de ses parents. Car ce sont elles qui ont permis l'union entre son père et sa mère pour qu'il naisse. Il n'a donc pas le droit de se rebeller contre elles, de les juger, de les accuser d'injustice et de se venger contre elles. Par devoir, il a accepté sa condamnation à mort. Ainsi, il n'a fait qu'« obéir à la raison » (Kant, 2014, p. 71) en respectant la décision de justice pour protéger la cité d'Athènes, sa ville natale et ses lois, quand bien même, celles-ci l'ont injustement condamné à mort. Si Socrate a pu se comporter en véritable citoyen-patriote dans un tel contexte, c'est parce qu'il honorait et protégeait ses parents. Ce n'est pas le cas d'Euthyphron qui montrait trop de fougue à accuser son père, à le voir jugé et puni. Nous pouvons donc dire qu'il a fait preuve d'impiété en intentant un procès contre son père pour le meurtre de son ouvrier, malgré les conseils et les avertissements des autres membres de sa famille. Pour Platon, l'impiété consiste aussi à traiter son père ou sa mère de manière indigne. À cet effet, il écrit que « si un homme a l'audace de frapper son père ou sa mère (...) celui qui se trouve sur les lieux (...) devra, quel qu'il soit, s'interposer en clamant " À l'impiété ! " » (Platon, 2011f, lois, 881c-881d). Cette conception platonicienne de l'impiété permet plus aisément de dire ce qu'est la piété. Elle désigne, en effet, d'une part, le comportement d'un homme tempérant qui offre des sacrifices et adresse des prières aux dieux, rend un culte aux démons et aux héros et d'autre part, protège et honore ses parents de leur vivant et après leur mort.

Conclusion

Nous vivons dans un monde où, au nom de la démocratie, ont émergé plusieurs sortes de droits de l'homme, au nombre desquels, le droit des enfants. Protégés par les législations et les Organisations Non-Gouvernementales, ces derniers se croient désormais, investis de

pouvoirs, intouchables et protégés contre leurs parents. Dans ce nouveau contexte où, les enfants échappent au contrôle et à l'emprise des parents, ceux-ci perdent leur sacralité.

La conséquence de cette situation, c'est que de plus en plus, les enfants ne respectent plus leurs parents. Leurs décisions ne sont plus exécutées de façon spontanée ou leurs enfants s'y opposent carrément. Les parents ne sont plus vraiment perçus comme des modèles par leurs enfants. Les États et les structures de défense des droits des enfants poussent ainsi, sans le vouloir, ces derniers à rechercher hors de leurs familles, des modèles qui sont différents des parents et qui n'incarnent aucune valeur positive. C'est d'ailleurs, ce qui explique l'existence de nos jours, de nombreux procès qui opposent parents et enfants adultes ou des plaintes d'enfants contre leurs parents adressées aux juges ou aux forces de l'ordre. Nous sommes donc parvenus à un stade où les parents se voient défier par leurs progénitures. Ils apparaissent comme de simples géniteurs et les enfants comme de véritables "électrons libres" que rien ne peut arrêter. Or, le comportement des enfants au sein de leurs familles respectives et à l'égard de leurs parents a pour destin de s'exporter vers un monde plus vaste et plus ouvert qu'est l'État. Ainsi, au nom de la promotion d'une certaine liberté des enfants, l'autorité parentale et l'autorité étatique sont quotidiennement mises à l'épreuve.

Il y a en réalité, un lien étroit et nécessaire entre famille et État (G. W. F. Hegel, 2002, p. 145) dans la mesure où, c'est au sein des familles que naissent, sont éduqués et grandissent les enfants avant de se mettre au service des États. Ce lien entre famille et État doit nous contraindre à ne pas confondre liberté et « libertinage des jeunes gens » (Platon, 1996, 555b-556b). Dans sa critique de la démocratie athénienne, Platon a justement évoqué les dérives de ce gouvernement politique. Pour lui, avec la démocratie, la cité déborde de liberté et de franc-parler. L'on peut y faire tout ce qu'il désire. Il y a pour ainsi dire, un esprit de liberté qui s'étend à tout. Cet esprit de liberté pénètre dans les familles et « le père s'accoutume à traiter son fils comme son égal et à redouter ses enfants (...) le fils s'égale à son père et n'a ni respect ni crainte pour ses parents parce qu'il veut être libre (...) Le maître craint ses disciples et les flatte, les disciples font peu de cas des maîtres et des pédagogues » (Platon, 1996, 563a-564a). C'est dans ce contexte qu'est né Euthyphron, qu'il a été éduqué et qu'il a grandi. Au regard

du contexte démocratique à Athènes, son comportement vis-à-vis de son père, quoique choquant à tous égards, est cependant intelligible. Euthyphron, à l'instar de bon nombre de jeunes gens à notre époque, est la victime d'un contexte politique dont les conséquences négatives sont à la fois sociales, morales, éducatives et culturelles.

Selon G. W. F. Hegel (2002, p. 145), « les enfants sont un moment de la famille, mais ils ont pour fin de sortir de la famille ». Ainsi, pour que les familles donnent aux États de bons futurs citoyens, il faut de la rigueur dans l'éducation. Cela implique qu'il faut penser à rétablir l'autorité des parents à travers l'éducation familiale et religieuse qui doit précéder l'éducation civique et morale.

Références bibliographiques

Aristote (2005), *Éthique à Nicomaque*, Traduit par J. Tricot, Paris, Vrin.

Hegel Georg Wilhem Friedrich (2002), *Leçons sur le Droit naturel et la science de l'État*, Traduit par Jean-Philippe Déranty, Paris, Vrin.

Kant Emmanuel (2014), *Traité de pédagogie*, Traduit par J. Barni, Hachette.

Rousseau Jean-Jacques (1974), *Émile ou de l'éducation*, Paris, Les Éditions Sociales.

Segond Louis (2019), *La Sainte Bible*, Corée, Alliance Biblique Universelle.

Solcan Dan (2016), *La piété chez Platon : une lecture conjugée de l'Euthyphron et de l'Apologie de Socrate*, Paris, L'Harmattan.

Platon (1996), *La République*, Traduit par Robert Baccou, Paris, Flammarion.

Platon (2011) a, *Apologie de Socrate*, Œuvres complètes, Traduit par Luc Brisson, Paris, Flammarion.

Platon (2011) b, *Charmide*, Œuvres complètes, Traduit par Luc Brisson, Paris, Flammarion.

Platon (2011) c, *Criton*, Œuvres Complètes, Traduit Par Luc Brisson, Paris, Flammarion.

Platon (2011) d, *Euthyphron*, Œuvres Complètes, Traduit Par Luc Brisson, Paris, Flammarion.

Platon (2011) e, *Gorgias*, Œuvres Complètes, Traduit Par Luc Brisson, Paris, Flammarion.

Platon (2011) f, *Lois*, Œuvres complètes, Traduit par Luc Brisson, Paris, Flammarion.

Platon (2011) g, *Phèdre*, Œuvres complètes, Traduit par Luc Brisson, Paris, Flammarion.

Platon (2011) h, *Premier Alcibiade*, Œuvres complètes, Traduit par Luc Brisson, Paris, Flammarion.

Platon (2011) .i, *La République*, Œuvres complètes, Traduit par Luc Brisson, Paris, Flammarion.